

parallèle avec celui des intellectuels mobilisés à partir de 1914 étudiés par Nicolas Mariot dans son ouvrage *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, Les intellectuels rencontrent le peuple* (2013). Du grain à moudre sans doute pour une future biographie de Jean-Pierre Calloc'h que ses archives, dispersées mais apparemment très riches, permettront d'écrire un jour.

Dominique LE PAGE

Charles LE GOFFIC, *Mon carnet de guerre. La Bretagne et Paris pendant la Grande Guerre 1914-1919*, s.l., An Alarc'h Embannadurioù, 2018, 525 p.

La couverture de ce gros livre est symbolique. En pleine page, une photographie de Charles Le Goffic en uniforme d'officier sur le front donne à croire qu'il est soldat et témoin direct de la guerre dans ses aspects militaires. Âgé de 51 ans en 1914, il n'est plus mobilisable, mais la guerre est son affaire, une matière d'œuvre pour accroître son audience. Le Lannionnais, journaliste, homme de lettres, publie dès 1915 *Dixmude, Un chapitre de l'histoire des Fusiliers-marins*. Neuf ouvrages sur la Grande Guerre suivront jusqu'à sa mort en 1932. La valeur documentaire de cette production est mise en cause en 1929 par Jean Norton Cru qui dénonce les « contes et légendes dont il remplit sa compilation d'anecdotes du front¹⁴ ». Pour le critique intransigeant qu'est Jean Norton Cru, l'absence d'expérience des combats de Le Goffic le met à l'écart des témoignages fiables. Mais celui-ci a un autre objectif : convaincre le lecteur de la bravoure exceptionnelle des Bretons, véritables héros antiques qui ont fait de Dixmude « les Thermopyles du nord ».

Mon carnet de guerre n'a, a priori, rien à voir avec les récits des opérations de guerre. C. Le Goffic a consigné sur des carnets « sa » guerre de civil entre son appartement parisien et sa maison de Rûn-Rouz près de Trégastel. Dans la préface, Michel Le Goffic, arrière-petit-fils de l'auteur, donne des explications sur la publication très tardive de ce journal tenu de 1914 à 1919. La première serait le souci de ne pas porter préjudice de leur vivant aux personnes citées par Le Goffic. La seconde serait de respecter l'auteur qui n'envisageait pas la publication de ces carnets sous leur forme initiale. Cependant, l'ensemble ne peut être considéré comme un matériau brut car le début de ce journal, du 3 août au 20 septembre 1914, a été publié dès 1915. Le texte de 2018 est celui du tapuscrit réalisé en 1935-1936 par son épouse Julie ; il est accompagné de notes principalement rédigées par son arrière-petit-fils pour identifier les nombreux noms cités par l'auteur. *Mon carnet de guerre* prend la forme d'un journal avec indication de la date. Mais il n'est pas tenu régulièrement et l'auteur ne

14. Cité par LAGADEC, Yann, « Littérature(s) régionale(s) et Grande Guerre en Bretagne », *Siècles* [En ligne] 39-40/2014, mis en ligne le 27 novembre 2015, consulté le 12 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2723>.

s'explique pas sur les raisons de ces lacunes qui donnent à penser que le texte n'est pas toujours du « premier jet ». Par exemple, il écrit entre le 7 novembre et le 7 décembre 1914 : « Ici une lacune assez grande. Jusqu'au 7 décembre, je jette seulement quelques notes sur mon carnet. Elles ne sont pas datées. Et certaines, d'ailleurs, sont de simples réflexions » (p. 56). Il cesse même d'écrire du 14 juillet 1915 au 21 avril 1916 et fait une sorte de résumé de cette longue lacune. Cette pratique d'une rédaction différée est confirmée le 5 décembre 1918 : « Je trouve dans mon calepin ces indications que je transcris telles quelles » (p. 500).

Le contenu de cet ouvrage posthume est très éclaté, fourmille de détails de vie quotidienne, comme le chant des pinsons dans le jardin familial de Rûn-Rouz, l'inquiétude sur le devenir du compte au Crédit Lyonnais (2 juin 1918, p. 418) et de considérations sur les opérations militaires menées sur le front. Le carnet apparaît plus comme un aide-mémoire, une enquête préalable à un travail plus « littéraire ». C. Le Goffic, qui écrit pendant la guerre pour plusieurs journaux et revues (*La Liberté*, *Le Petit Parisien*, *La Revue des Deux Mondes*, *La Revue hebdomadaire*, etc.), dévoile en partie sa méthode à propos de son livre *Les Marais de Saint-Gond* : « Il s'agissait pour moi, avec un minimum de documents et un examen très appuyé des lieux, d'élucider une énigme » (3 mars 1917, p. 182). Les sources de Le Goffic sont constituées des informations données par les nombreux visiteurs qu'il reçoit en Bretagne ou à Paris. Le partage des lieux est aussi un partage des thèmes. À Rûn-Rouz, il s'informe auprès des soldats blessés, convalescents ou permissionnaires. Il rapporte aussi les propos de la population locale et de la bourgeoisie qui passe ses vacances à la mer malgré la guerre. À Paris, il fréquente les salons, par exemple celui d'Anna de Noailles, reçoit et est reçu par des universitaires, des hommes de lettres, des hommes politiques. La collecte documentaire est sous l'influence de ses relations sociales et de sa connivence idéologique avec Barrès, Maurras, Daudet et de nombreux anciens antidreyfusards. Il se définit lui-même comme « toujours réactionnaire » (12 novembre 1917, p. 293) et il n'a de cesse de dénoncer « ces généraux républicains [...] collection de pantins » qu'il rend responsables des échecs militaires (7 août 1917, p. 259). Il reprend les rumeurs répandues contre les hommes politiques radicaux et socialistes, surtout s'ils sont juifs ou francs-maçons. Proche de l'Action française, il fait de la récupération de l'Alsace et de la Lorraine le seul but de la guerre quand les Républicains ajoutent la défense du droit et de la République. Contre « la Bochie et la juiverie » (16 mai 1918, p. 406), il relaie les images les plus crues des atrocités allemandes dans le nord de la France, par exemple celle de « ce bocal contenant les parties génitales d'une trentaine d'enfants châtiés par les Allemands » (25 avril-6 mai 1915, p. 67). L'année 1918 à Paris est surtout occupée, d'après le contenu du journal, par sa candidature à l'Académie française qui prend le pas sur le déroulement des combats. Seuls les bombardements de Paris par les Gothas et les canons allemands, ainsi que l'annonce de l'armistice, parviennent à s'imposer dans le compte rendu des nombreuses visites que C. Le Goffic rend aux académiciens électeurs.

L'été près de Trégastel suscite des annotations moins mondaines que celles des séjours à Paris. La guerre est perçue comme une menace par la crainte des sous-marins allemands. Le Goffic rend compte de l'angoisse suscitée par les *U-Boote* dont l'activité et l'efficacité sont largement exagérées par les habitants de la côte bretonne. Cette angoisse se manifeste par l'espionite à laquelle cède facilement l'auteur. Les bateaux allemands viendraient de nuit au plus près de la côte pour obtenir des informations par des signaux lumineux. Le peintre Maurice Denis est soupçonné pendant quelques heures de communiquer avec les Allemands à partir d'une fenêtre éclairée de sa maison. La suspicion, décrite par Le Goffic, s'exprime surtout à l'encontre des jeunes femmes, surtout si elles sont étrangères ou juives.

La solidarité dans l'épreuve entre les civils ne serait pas aussi développée que le chantre de *L'âme bretonne* le souhaiterait. La guerre fait monter les prix, relevés scrupuleusement par Le Goffic. Cette inflation enrichit les paysannes bretonnes : « La campagne a ses nouveaux riches comme la ville » (2 juillet 1918, p. 437). Est-ce cette réalité qui affecte les convictions de l'auteur ? Le 2 septembre 1918, le thuriféraire de l'héroïsme breton à Dixmude semble douter, l'espace d'une page, des « qualités natives » de tous ses compatriotes : « Ah si les Bretons de l'arrière valaient les Bretons de l'avant ! » (2 septembre 1918, p. 453). Celui qui se définissait comme un « régionaliste modéré » quelques mois plus tôt se démarque du petit groupe des séparatistes bretons qualifiés de « pauvres nigauds » (30 mai 1916, p. 119). Celui qui a construit et érigé en légende l'épopée bretonne de Dixmude¹⁵ doit attendre 1930 pour obtenir enfin ce qui fut aussi sa guerre : l'entrée à l'Académie française.

Mon carnet de guerre. 1914-1918 de C. Le Goffic est utile à l'historien de 2019 qui cherche à comprendre une guerre menée sur tous les fronts : militaire, économique, social, culturel. Le point de vue, le parti pris, la subjectivité de l'auteur mettent en évidence les limites de l'union nationale entre 1914 et 1918. Le Goffic lit et enregistre la guerre selon ses convictions conservatrices, voire réactionnaires. Sa grille de lecture ne change pas fondamentalement au cours du conflit qui révèle aussi les ambitions et les priorités d'un acteur du microcosme littéraire parisien.

On doit regretter une édition un peu trop frustrée. La navigation dans ce long texte documentaire est malaisée faute d'index, voire simplement de liste des dates. Le travail d'annotation est restreint aux personnages. Il est vrai que l'éditeur a réservé plusieurs pages blanches en fin d'ouvrage pour des notes personnelles du lecteur...

Didier GUYVARC'H

15. Voir la préface de Yann Lagadec de LE GOFFIC, Charles. *Bourguignottes et pompons rouges suivi de Dixmude. Un chapitre de l'histoire des fusiliers marins. 7 octobre-10 novembre 1914*, Pabu, Éditions À l'ombre des mots, 2018.